

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 71 (2009)

Artikel: Un poilu nommé Radraux
Autor: Stolarski, Pierre-Alain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DE L'HARMONIE BULLOISE À L'ENFER DE VERDUN

UN POILU NOMMÉ RADRAUX

Ce Bourguignon était le plus fribourgeois des soldats de l'armée française. Il était musicien, installé à Bulle avec sa famille. Engagé par patriotisme, il a tenu son journal de guerre.

SOUVENIRS PRÉSENTÉS PAR PIERRE-ALAIN STOLARSKI

Enseignant, licencié en histoire et musicologie, diplômé des conservatoires de Lausanne et Fribourg (trompette, chant), Pierre-Alain Stolarski a consacré un ouvrage ainsi que son mémoire de licence au Corps de musique de la Ville de Bulle.



Blessé, mais entier, et décoré, le soldat Radraux a retrouvé sa famille à Bulle.
Photographe inconnu,
collection particulière.

En 1914, le cornettiste et chef d'orchestre Raphaël Radraux (1881-1963) dirige le Corps de musique de la Ville de Bulle, où il vit avec sa femme Eugénie et ses deux enfants Lucien et Yvonne. Il jouit d'une renommée à la hauteur de celle de la formation qu'il conduit, une des meilleures de Suisse. C'est à lui qu'Emile Lauber a fait appel, quatre ans plus tôt, pour conduire l'orchestre et les 250 choristes de son opéra populaire «Chalamala».

Or, Radraux n'est pas un enfant du pays. A la déclaration de guerre ce Français, natif de Chalon-sur-Saône en Bourgogne, regagne sa patrie pour la défendre. Dès le premier jour, il consigne avec une certaine régularité ses expériences de poilu, qu'il recopiera de sa belle et fine écriture, à la fin des années 1930, dans deux cahiers d'écridor au titre simple: Mes souvenirs de guerre 1914-1918. A sa mort, ces deux cahiers ont dû être négligemment mélangés à des partitions et diverses méthodes d'instruments. Je les ai retrouvés au cours de mes recherches sur la vie du Corps de musique de Bulle, entre 2001 et 2003. En voici quelques extraits.

P.-A. S.

1^{er} août 1914

A 3 heures de l'après-midi la compagnie de Landsturm (capitaine Félix Glasson), mobilisée le matin sous les arbres de la Promenade, quitte Bulle précédée du Corps de Musique. (...) Dans la soirée on apprend la nouvelle de la mobilisation française. C'est la guerre, le dernier rayon d'espoir qui subsistait encore, fait place à la tragique vérité. Que va-t-il se passer? La Suisse sera-t-elle entraînée dans la tourmente? Nul ne sait quelle tournure et quelle ampleur vont prendre les événements.

La mobilisation française m'a dicté mon devoir, mobilisable, je dois partir. Je dois quitter ma femme, mes enfants, ma situation. Je suis en Suisse, pays dont la neutralité a été reconnue par tous les Etats voisins. Je puis en restant à Bulle être à l'abri de tous les dangers et continuer à vivre tranquillement au milieu de ma famille et de mes amis. Commettre une pareille lâcheté serait indigne d'une vieille famille française comme la mienne. Mon pays m'appelle, je partirai.

J'arrive à la maison, je mets ma femme au courant des événements, et lui fais part de mon départ pour le lendemain. (...) La situation est terrible pour moi comme elle l'est pour ma femme. Malgré tout, je dois me rendre en ville et participer à la manifestation patriotique qui doit se dérouler dans quelques instants.

La foule est très nombreuse, on sent que l'heure est grave, un vent de patriotisme souffle dans toutes les poitrines. Les productions des socié-

tés qui ont toutes un caractère patriotique sont toutes acclamées. Après le concert, retraite aux flambeaux, l'enthousiasme est presque du délire. Les rues sont noires de monde. On crie: Vive la Suisse! Vive la France! Je suis ému, je salue! Je dépose la baguette. Pour combien de temps? Mystère! Demain, départ.

19 janvier 1915

Pour la première fois je vois ces fameuses tranchées dont j'avais souvent vu les gravures sur les quotidiens et illustrés à Dijon, celles-là sont des vraies. Elles ont toutes un nom, c'est une véritable ville avec les habitations moins confortables. Il n'y a pas de salle de bains, les seuls bains qu'on peut prendre c'est quand il pleut. On prend également des bains de boue, on n'a pas besoin de se rendre en Italie, on a tout sur place. Le chauffage central n'existe pas, surtout au 19 janvier, car il n'y fait pas chaud, on nous a affublés de peaux de moutons ce qui nous fait plutôt ressembler à des esquimaux qu'à des poilus français.

5 avril 1915

C'était la première attaque à laquelle j'allais prendre part. Je dois avouer en toute franchise que si je n'avais pas peur je n'étais pas très rassuré. Partir à l'attaque sous un bombardement d'enfer, reçus par les mitrailleuses, grenades, obus et toute cette camelote, j'aurais certainement mieux aimé diriger un concert sur le kiosque de la promenade à Bulle que d'écouter le concert des Allemands au bois d'Ailly [*près du saillant de Saint-Mihiel, sur la Meuse – ndlr*]. Il n'y a rien à marmotter il faut avaler la pilule aussi amère soit elle. Nous nous donnons notre adresse mutuellement, en cas de mort celui qui restera, préviendra la famille de l'autre.

Sans date

J'avais déjà pris contact avec mes nouveaux amis [de la musique] et je me plaisais beaucoup, quand au bout de deux jours, le sergent-major (...) me fait demander, et se renseigne si j'avais bien ma famille en Suisse. Je réponds en effet que ma famille habitait bien en Suisse. Il me met immédiatement au courant de la tuile qui m'arrivait. On avait ouvert une lettre dans laquelle j'écrivais à ma famille que nous étions en repos à Couzances aux Bois. Cet acte de courage avait été fait par quelques embusqués de la frontière suisse chargés de décacheter les lettres qui arrivaient du front pour la Suisse. Les sergent-major me pria alors de le suivre afin

d'avoir une explication avec le commandant du bataillon. J'arrive dans une chambre où ce commandant était en train de souper. Il commence à me toiser des pieds à la tête, et me dit: «Alors, c'est vous qui transmettez en Suisse l'emplacement des troupes françaises sur le front. Vous devez savoir que ce pays est rempli d'espions, et que le moindre renseignement peut avoir de grosses conséquences.» En entendant cela, je reste ahuri! J'allais répondre et expliquer à cette bête sauvage que j'avais écrit gentiment à ma femme qui est Française où nous étions au repos, sans avoir le moins du monde pensé à de si grosses conséquences et que d'autre part, elle garderait le secret de ce renseignement aussi futile. Je n'avais pas ouvert la bouche que cet ogre me crie: «Taisez-vous! Votre cas est passible du poteau d'exécution.» Je suis figé sur place. Après avoir hurlé encore quelques phrases incohérentes, il m'expédie sans que j'aie pu articuler un son pour ma défense (...).

Ce qui m'ennuyait c'est qu'il me fallait retourner à la compagnie, recommencer le même bal, attaquer etc. Adieu, les journées tranquilles que j'espérais passer à la musique. Le lendemain matin, je prenais mes clic et mes clac et je retournais à la 7^e compagnie.

2 novembre 1915

Les tranchées qui conduisent au sommet de la butte [*de Tabure, près de Sainte-Menehould, sur l'Aisne – ndlr*] sont pleines d'eau, et jonchées de cadavres, qui, comme les chevaux, sont gonflés par l'eau. Nous leur marchons dessus pour pouvoir passer, et pour éviter d'être trop mouillés. Les alternatives de prise et de reprise de cette fameuse butte de Tabure ont été tellement sanglantes que les brancardiers n'ont pu qu'à grand peine évacuer les blessés. Car la veille de notre arrivée, une formidable attaque a eu lieu par les gaz, mais repoussée par les Français. Les Allemands ont eu des pertes considérables et les Français ont payé cher leur résistance. Nous prenons possession des tranchées, les abris sont répartis par escouade, mais qu'elle n'est pas notre surprise en inspectant ces derniers, de constater qu'ils sont remplis de morts empoisonnés par l'attaque au gaz de la veille. Au lieu de nous reposer, nous sommes obligés de débarrasser ces abris de leurs tristes habitants.

4 décembre 1915

Il est 7 heures environ [19h.] Le restaurant est plein d'embusqués, uniformes fantaisies, gants, etc. Des poules de luxe leur tiennent compagnie.

(...) [Mme Edelmann, la patronne du restaurant] nous installe au bout d'une table, où quelques embusqués sont en train de s'amuser avec des femmes (...).

Tout bas je dis à l'oreille de mon copain, pendant qu'on mettait notre couvert: «Ne t'en fais pas, d'ici cinq minutes nous aurons toute la table pour nous.» Je commence à me gratter, mon copain en fait autant, au bout de cinq minutes, la table était vide, nous étions maîtres de la situation. La peur des totos avait vaincu le courage de ces guerriers à l'eau de rose.

17 décembre 1915

A 10 heures précises, je me présente au bureau du colonel [*commandant le 27^e régiment à Commercy, sur la Meuse – ndlr*] avec la frousse. «Radraux, me dit le colonel, j'estime que vous avez suffisamment expié la faute que vous avez commise en écrivant à votre famille, l'endroit où nous nous trouvions. A midi, vous rentrerez à la musique.» Je n'ai pu lui dire que: «Mon colonel, je vous remercie.» «Vous pouvez aller», me dit-il. (...) Le soir avec quelques amis, nous arrosions copieusement ma rentrée, avec l'espoir, cette fois, d'y rester plus de deux jours.

21 juin 1916

A mon départ de Bulle j'avais pris le recueil des chanteurs vaudois et d'autres chants. Je fais la proposition à quelques amis de monter une petite chorale. Ma proposition est acceptée avec enchantement. Je fais une répartition des voix dont je dispose. L'équilibre est à peu près réalisé, nous commençons les répétitions par l'étude des chants «Hymne à la nuit» de Rameau, «Amie ma bergère», vieille mélodie française, ça va à merveille, mes chanteurs sont enthousiasmés.

23 juillet 1916

Quelques poilus qui connaissent l'endroit [*Verdun – ndlr*] nous invitent à regarder le bombardement dès la tombée de la nuit. C'est ce que nous nous empressons de faire. Spectacle inoubliable, tout le ciel est en feu, c'est un bruit assourdissant. On voit de tous côtés des langues de feu sortir de la bouche des canons. Les départs des grosses pièces vous donnent l'impression de rugissements de lions. D'après les renseignements qu'un artilleur veut bien nous donner, il paraît qu'il y a 400 batteries de 4 pièces qui tirent jusqu'aux premières heures du matin pour empêcher les relèves et le ravitaillement. 1600 pièces de tous calibres bombardent les lignes

allemandes, et naturellement, les pièces allemandes sont probablement aussi nombreuses que les nôtres. Rendez-vous compte chers lecteurs de ce que peut représenter comme bruit, et comme ravages, 3200 pièces qui tirent pendant 8 à 10 heures par nuit. Nous échangeons nos impressions, nous nous demandons s'il est possible que des êtres humains aient le courage de rester dans un enfer semblable. Nous avons l'impression très nette, que tout le monde doit être tué ou blessé. Nous passons la première nuit bercés par une musique dont le charme ne peut certainement pas soutenir la comparaison avec celle d'un Debussy ou d'un Benjamin Godard.

31 juillet 1916

Au moment de partir, le médecin-chef nous donne l'ordre de prendre un blessé avec nous. C'est un grand diable qui pèse 85 kg. Il est blessé aux jambes, aux bras et à la tête. Le transport des blessés des lignes aux Tourelles sur brancard est une chose horrible, pour le blessé lui-même, pour les brancardiers ensuite. La zone à traverser est complètement ravagée par les obus, dans certains de ces trous, on y peut mettre une voiture avec un cheval. Pour transporter un blessé à 4 brancardiers sur les épaules, il faut contourner tous ces trous d'obus, il faut marcher sur le rebord continuellement. Pendant toute la nuit, les Français et les Allemands lancent des fusées éclairantes, pour éclairer leur secteur et éviter des surprises. A chaque fusée éclairante, il faut se baisser pour ne pas se faire repérer. Que mes lecteurs se rendent bien compte de la fatigue qu'occasionnent ces mouvements «baissez-vous, relevez-vous» avec un blessé de 85 kg. Au bout d'un quart d'heure notre ami Prétôt est complètement abattu, démoralisé, il veut y renoncer et aller chercher du secours. Je suis chef d'équipe, responsable. Je lui donne l'ordre de rester. Nous devons porter ce blessé aux divisionnaires au Cabaret Rouge.

(...) Notre pauvre blessé se lamente, il a peur d'être fini sur le brancard. Je le rassure de mon mieux. (...) Nous mourons de soif, nous n'avons plus ni les uns ni les autres qu'un fond de bidon d'eau. Le Cabaret Rouge est encore à plusieurs km. Nous ne sommes pas au bout de nos peines, il n'y a pas de fontaines sur notre passage. Pour économiser notre réserve d'eau nous nous rinçons la bouche, et recrachons dans notre bidon. Nous arrivons enfin au Cabaret Rouge, nous déposons notre blessé. Celui-ci est heureux d'être enfin en sécurité, il nous remercie de tout son cœur, et veut me remettre 5 francs pour boire un coup.

Naturellement, je refuse. Nous lui serrons la main, et lui souhaitons un bon ET LONG voyage. Mon ami Prétôt qui était démoralisé, vient vers moi, me serre la main, me remercie de la volonté dont j'ai fait preuve, et s'excuse de son moment de faiblesse. Je lui serre la main, et lui dis que dans des moments pareils on peut être découragé.

16 avril 1917

Vers 2 heures?, le médecin chef Petit demande 4 musiciens pour aller chercher un mourant dans la tranchée. Je m'offre d'y aller avec mon équipe composée de Badier, Clunet, Saget et Radraux. (...) C'est un poilu qui a dû être touché en montant à l'attaque. Il est mort ou à peu près. Couché sur le dos, il ne fait aucun mouvement. Nous installons notre brancard et nous nous disposons à le mettre dessus. Je le prends sous les bras, mes camarades m'aident, l'un par les pieds, les deux autres vont glisser le brancard sous son corps. Au même moment une formidable détonation déchire l'air. Que s'est-il passé? Cet homme montant à l'attaque avait une musette de grenades sur le côté gauche. En le déplaçant, ces grenades se sont armées, et comme le moindre choc les FAIT éclater, elles ont produit l'explosion qui blessa mon ami Clunet et moi.

Bibliographie

Jean Norton CRU, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, rééd. Nancy 1993

Pierre-Alain STOLARSKI, *Une harmonie dans la cité, Corps de Musique de la ville de Bulle (1803-2003)*, 2003